

De quoi ça parle ?

Marie-Christine Lê-Huu

Number 120 (3), 2006

Paroles d'auteurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24405ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

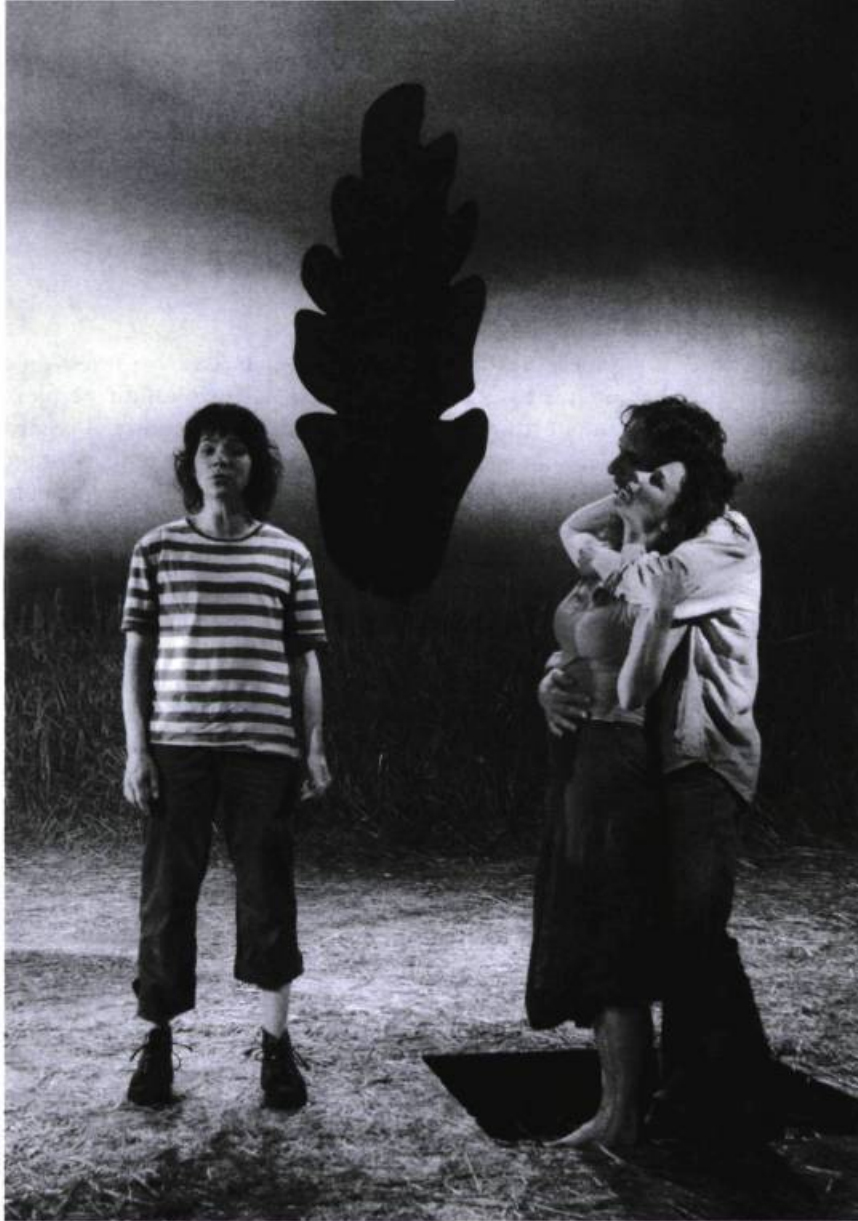
Lê-Huu, M.-C. (2006). De quoi ça parle ? *Jeu*, (120), 117–119.

De quoi ça parle ?

« **A**uteur dramatique », fut-il obligé d'écrire à la case « profession » du formulaire. Le commis assis devant lui le considéra d'un air perplexe. « Et ça consiste en quoi ? » L'auteur dramatique ne se laissa pas démonter. Il regarda son interlocuteur dans les yeux avec assurance. On parle ici d'une assurance feinte, puisqu'il s'était déjà plusieurs fois fait refuser ce prêt hypothécaire fort convoité.

– Eh bien, un auteur dramatique, dit-il, est un auteur dont les écrits ne sont pas considérés comme de la littérature. Il s'agit principalement, aux yeux des littéraires, d'une sorte d'écrivainerie sympathique dont la recherche langagière, pour être attachée en partie à la transposition d'une certaine oralité, est nécessairement une sous-catégorie de l'exploration narrative. Un auteur dramatique, renchérit-il, est un auteur dont le moral doit être d'acier et la capacité d'autodérision, inépuisable ; car il écrira toute sa vie des livres qui ne seront presque jamais lus. Par conséquent, ils ne se vendront pas. Et si d'aventure il souhaitait être tenu en librairie, il serait assez bien avisé de faire comme un dramaturge de ma connaissance qui va régulièrement demander aux conseillers ses propres ouvrages, insistant sur le fait qu'ils lui ont été chaudement recommandés et feignant habilement une déception étonnée en apprenant qu'une librairie aussi réputée ne tient pas ces titres essentiels. Allez savoir au hasard de quelle passion saugrenue j'ai choisi cette profession... occupation... disons... activité de nature professionnelle à but non lucratif. Il arrive que mes pièces soient produites, et alors elles existent, justifient mon existence, me donnent un soupçon de légitimité. Si tel est le cas, j'aurai la chance d'entendre à la radio, de lire dans les journaux et les revues spécialisées, les avis de critiques parfois compétents, parfois moins ; parfois amants du théâtre, parfois déçus d'avoir été mutés de la section sports ; parfois érudits et stimulants (ce qui se lira dans leurs articles truffés de références et de rapprochements pertinents) ; parfois érudits sans être pour autant stimulants (ce qui ne se verra pas trop à cause de l'élégance habile de leurs tournures de phrases). Certains seront bons, simplement ; livrant leur avis, positif ou non, avec une limpidité et une pertinence faisant foi de leur capacité d'analyse et de leur réelle curiosité intellectuelle. Quoi qu'il en soit, les commentaires de tout ce beau monde seront diffusés dans les médias. Ma famille et mes proches les liront, les entendront. Ils sauront que les acteurs sont bons, que le décor était beau, que la mise en scène était efficace bien qu'un peu convenue, que... je ne sais trop... la perruque d'une telle actrice était mal ajustée un tel soir. Et, tout enthousiasmés par cette notoriété publique de ma nouvelle œuvre, ils me demanderont : « Et de quoi ça parle ? »

Long silence...



Jouliks de Marie-Christine
Lê-Huu, mis en scène
par Robert Bellefeuille
(Théâtre d'Aujourd'hui,
2005). Sur la photo :
Marie-Christine Lê-Huu,
Suzanne Clément
et Patrick Goyette.
Photo : Yves Renaud.

– Il arrive qu'un auteur dramatique frôle la dépression, se demande s'il aurait été mieux de faire clown, mascotte dans un centre commercial, ou vendeur de plats *Tupperware*, et cela arrive précisément au moment funeste où il lit, re-lit, re-re-lit les critiques, et constate que si sa tante Alice lui a demandé : « De quoi ça parle ? » (bien qu'elle ait collectionné minutieusement toutes les critiques de sa dernière pièce), ce n'est pas parce qu'elle est atteinte de la maladie d'Alzheimer ou qu'elle a lu en diagonale : c'est parce que personne n'en a parlé. Il aura pourtant été question du texte, soyez sans crainte ! On aura éventuellement dit de jolies choses : belle plume, dialogues percutants, efficacité, rythme, envolées poétiques... Mais personne ne semblera avoir remarqué que votre objectif, en écrivant, était de dire quelque chose ; qu'il

y avait un propos, un sens, un commentaire social... Fébrile, vous appellerez quelques collègues pour partager votre angoisse, et là, paranoïa ! drame ! agitation ! serait-ce une hallucination collective ? : ils vous apprendront qu'il leur est arrivé la même chose !!!

L'auteur dramatique fit une pause et essuya ses lunettes. Le commis, dérouté, le regarda avec empathie. L'histoire ne dit pas si le prêt hypothécaire fut accordé ou non. Elle dit simplement que le métier d'auteur dramatique est un désir avant d'être un métier ; qu'on ne le choisit pas pour une éventuelle notoriété, pour la sécurité économique qu'il n'apporte pas, ni pour plaire à nos parents qui auraient aimé mieux qu'on fasse médecine. On le choisit parce qu'il s'agit d'une écriture vouée à un parcours collectif : celui de la mise en scène qui est sa courroie de transmission ; on le choisit parce qu'on aime dans son intégralité la forme théâtrale ; on l'embrasse pour la rencontre, dans les salles obscures, où tout à coup, d'un jet de lumière, l'écrit s'anime, devient images et voix, se livre.

Théâtrographie

(Les années correspondent à la création du texte. Si le titre est suivi d'un astérisque, c'est que le texte n'a pas encore été produit à la scène ; l'année correspond alors à la première mise en lecture de la pièce. S'il y a deux astérisques, le texte n'a connu ni lecture ni mise en scène ; l'année est alors celle du dépôt au CEAD. Les textes radiophoniques ne sont pas mentionnés.)

Faust, pantin du diable, 1995.

Les Enrobantes (cabaret décolleté pour psychanalyste plongeant), 1998.

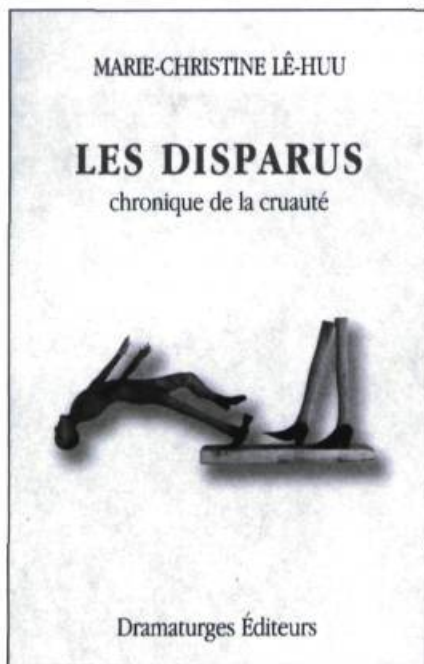
Chambres, 1999.

Les Disparus, chronique de la cruauté, 2001 (Dramaturges Éditeurs, 2002).

Vacarmes, cabaret perdu (collaboration à l'écriture), 2002.

Imago (avec la collaboration de Kevin McCoy), 2004.

Jouliks, 2005 (Éditions Lansman, Belgique, 2005).



Mais dans ce désir dont on a malgré tout choisi de faire profession, il y a celui, profond, de commenter le monde, de prendre position, de s'engager. Dans une époque où la forme tient le haut de l'affiche, loin devant le fond ; où les penseurs se sont éloignés du pouvoir politique au profit des économistes ; où une soif d'indépendance et d'affirmation culturelles s'est muée en questionnement sur les avantages pécuniaires d'une éventuelle scission ; il importe de retrouver les tribunes où il est possible de parler vrai. De nommer ce que nous sommes. Il faudra réclamer ces espaces de l'esprit, en prendre possession à défaut de les obtenir. Il faudra croire, encore, que c'est là une responsabilité de l'art, loin devant le divertissement, qui revendique haut et fort le statut de *cause*, mais devrait retrouver sa place de *conséquence* facultative de la prise de parole.

J'écris *il faudra*, bien que je ne sache pas encore comment. Je l'écris avec toute ma confiance en cette culture dont je suis issue. Je l'exprime comme on se déleste du poids de ses désirs ; comme on appelle ses frères dans une nuit sans lune. Je le dis comme on professe sa foi dans des Églises qu'on se serait soi-même inventées. *Il faudra.* ■